

Comment rendre le travail invisible

Histoire en trois actes

§Travail, conditions de travail,
§Femmes, Condition féminine,
Droit des femmes,
§Histoire,
§Luttes sociales, contestation

De l'antiquité au XIX^e siècle, le travail des femmes doit rester invisible, pour les empêcher d'accéder à l'autonomie et à l'égalité des droits.

I Dominique Louise Pélegrin, journaliste, écrivain

Du travail des femmes, on pourrait dire qu'il est invisible par définition. Ensuite, voir comment il s'est rendu peu à peu visible, au fil des siècles. Et comment le déni et la menace d'un retour à l'invisibilité est permanent, parce que l'invisibilité du travail des femmes n'est pas seulement un moyen de mieux les exploiter, ou de créer de la compétition en leur défaveur, mais un soubassement de l'ordre social...

Au commencement, donc : organisation de l'invisibilité, résumée par je ne sais plus quel taliban de l'Antiquité grecque : une femme bien, c'est une femme dont il n'y a rien à dire et qu'on ne voit pas. Le patriarcat répartit les femmes en catégories étanches, en fonction des intérêts des groupes dominants masculins : les esclaves qui travaillent à toutes sortes de productions, les concubines et les épouses, seules accréditées à la fabrication des héritiers mâles et censées exister le moins possible en dehors de cette tâche spécialisée. Il est impensable que les femmes forment des groupes qui s'affirmeraient par eux-mêmes, défendraient leurs intérêts et leurs moyens de subsistance. Le psychanalyste Michel Tort définit ce schéma patriarcal comme une organisation cumulant « pouvoirs, domination masculine, maîtrise de la reproduction, monopole des attributs de filiation, maîtrise des rapports mère enfant, violence sexuelle sur les femmes et les enfants, définition des normes sexuelles. » Dans ce cadre-là, comment se situe le travail des femmes ? Comme l'explique Olwen Hufton dans le tome 3 de la magistrale *Histoire des femmes* (Plon, 1994) : « On attendait des femmes des couches populaires qu'elles travaillent pour subvenir à leurs

besoins ». Les historiens nous montrent des femmes qui gagnaient leur vie souvent loin de chez elles : domestiques, colporteuses. Les jeunes filles du Forez et du Dauphiné allaient s'employer comme ouvrières du textile, dormant sous le métier de leur maître, cette main-d'œuvre bon marché expliquant le développement de l'industrie textile européenne. Comme l'a si bien montré Arlette Farge, au XVIII^e siècle, le peuple vit, gagne dans la rue ses moyens de subsistance, comme aujourd'hui dans les pays pauvres : les femmes bricolent, lavant du linge ici, vendant des légumes par là, fabriquant des gâteaux que leurs enfants vendent etc. ; « La majorité des familles européennes vivaient d'expédients, et la femme jouait un rôle déterminant », écrit toujours Olwen Hufton. Il y a eu aussi des femmes artisanes, des artistes respectées – souvent, faut-il le dire, oubliées ensuite bien plus vite que leurs homologues masculins –.

Les femmes exerçaient donc toutes sortes de métiers sous l'œil vigilant des corporations qui, selon la situation économique, les excluaient ou non de telle ou telle profession : elles avaient le droit, par exemple, de fabriquer des vêtements, ou seulement des tabliers et de la lingerie. « Au cours du XVIII^e siècle, les possibilités de travail pour les femmes s'élargissent », note toujours Olwen Hufton, « mais il est frappant de constater que dès qu'un marché s'ouvrait, le nombre des postulantes augmentait, entraînant une baisse de salaires. Le travail était alors considéré comme « réservé aux femmes » et les salaires fixés en conséquence ». C'est-à-dire globalement moitié moins que les hommes. Là, on tombe sur une question vraiment intéressante. Pourquoi, par définition, les femmes sont-elles moins payées, au Moyen-Âge... comme aujourd'hui ? Dans le cadre patriarcal, l'autonomie des femmes

« Pourquoi, par définition, les femmes sont-elles moins payées, au Moyen-Âge... comme aujourd'hui ? »

est impensable : un père ou un mari est censé leur procurer un toit, autrement dit une femme est toujours supposée ne pas travailler directement pour assurer la subsistance de sa famille ou d'elle-même, même quand elle le fait, alors qu'un homme est toujours supposé être en charge de famille, même quand il ne l'est pas.

Surtout : il est d'ordre public que les femmes ne puissent se rendre autonomes. C'est un principe fondateur, on ne transige pas. Au ^{xx}e siècle, toujours dans cette logique on parlera de « salaire d'appoint ».

Deuxième acte, 1789, la Révolution produit une rupture fondamentale qui va se traduire, contrairement à ce qu'on aurait pu imaginer, par une terrible aggravation de la situation. C'est parfaitement analysé par Geneviève Fraisse dans son livre clé *Muse de la raison*. D'abord, le contexte : désormais, tous les hommes se valent, l'aristocrate égale le paysan, égale le riche bourgeois, égale le tâcheron. Imaginez le choc, par rapport au monde antérieur où les positions s'acquièrent par la naissance, sont étroitement hiérarchisées et figées parfois depuis des siècles, avec le Roi surplombant le tout.

En 1789, les femmes jouent le jeu, réclament pour elles aussi : liberté égalité fraternité. Que croyez-vous qu'il arriva ? Juste le contraire. Geneviève Fraisse, qui a codirigé le tome 4 de l'*Histoire des femmes*, l'explique très bien : « La démocratie portait en sa structure la possibilité de l'égalité des femmes. Cette égalité a été récusée pour des raisons de principe. Les hommes ont eu peur de l'autonomie des femmes. Ils ont craint la confusion des sexes, ils ont pensé que les femmes allaient devenir des rivales, ils ont cru que la moralité allait se perdre. » Chacune de ces propositions mériterait des analyses approfondies. Disons simplement que l'acharnement contre elles a été grand (par exemple, en 1804, l'épisode d'un projet de loi « portant défense d'apprendre aux femmes à lire »). On en reste suffoqués : qu'est-ce que ça pouvait bien faire, que les femmes lisent, étudient, occupent des métiers ? La réponse est nette et sans fioritures : « Au ^{xviii}e siècle, les femmes lisent et quelques-unes écrivent », dit Geneviève Fraisse, « mais à cette époque une exception ne fait pas la règle. Au ^{xix}e siècle une femme auteur devient insupportable, parce que si elle le fait, pourquoi pas toutes les autres ? ».

Donc, à peine le germe de l'égalité semé, le ^{xix}e siècle va en rendre l'accès impossible pour les femmes. Un énorme travail théorique et juridique a été fait pour qu'elles n'aient aucun accès au pouvoir, aux savoirs, aux métiers. Donc aucune place dans la vie économique ou artistique. Pour ce faire, on a verrouillé leur incapacité juridique (« incapables » avec les enfants et les fous). On a créé une opposition qui existe toujours (partiellement) : un domaine public la citoyenneté, le travail, réservé aux hommes, et

un domaine privé, réservé aux femmes, placé hors vie politique et économique.

Pour mettre au point une organisation aussi vigoureuse, le ^{xix}e siècle va créer de toutes pièces deux personnages inventés pour les besoins de la cause, deux personnages qui n'existaient pas jusque-là : la Mère entièrement chargée de l'éducation et de la santé des enfants, et la Ménagère s'occupant entièrement de son foyer, les deux souvent confondues, évidemment. Là où les femmes des villes et celles des campagnes étaient mères et ménagères entre autres tâches, les femmes du ^{xix}e siècle sont verrouillées dans des rôles créés sur mesure, pour bloquer toute possibilité d'être autres, ou de faire autre chose.

A point nommé, les hygiénistes mettent en lumière les risques encourus par les enfants placés en nourrice, l'importance des soins matériels, l'importance d'une organisation familiale centrée autour de la mère (pardon, la Mère) tandis que tous les machos de service réactualisent les vieux discours sur la mollesse du cerveau des femmes, ces humains de deuxième zone, leur morphologie douteuse les vouant exclusivement à l'enfantement (vous trouverez l'original chez Aristote et quelques autres).

Le ^{xix}e siècle pose donc la disparition des femmes comme travailleuses, comme maîtresses dans des arts ou des métiers. « Une femme qui se met à travailler n'est plus une femme » écrivait Jules Simon en 1860. CQFD. Au ^{xix}e siècle, la femme qui travaille empiète sur l'espace public (masculin), ce qui porte atteinte à l'ordre social et à la moralité.

Sauf que... c'est la période de la révolution industrielle : en réalité, les femmes travaillent, dans l'industrie, et ailleurs, comme elles l'ont toujours fait... Des milliers, des millions de gens qui ne sont pas censés exister où ils sont (les paysans sans droit en Chine d'aujourd'hui, ou les femmes au ^{xix}e siècle, c'est la même histoire, organisée avec une précision politique sans faille), mais qui travaillent quand même, c'est une situation très profitable : précarité totale et salaires très bas.

Les hommes, y compris les syndicalistes, vont défendre la vieille idée patriarcale selon laquelle un homme doit pouvoir nourrir sa famille alors qu'une femme devant nourrir sa famille est quelque chose qui n'est pas censé exister. Dans les années soixante (du ^{xx}e siècle), Jeannette Laot, première femme en situation de visibilité à la CFDT – alors encore syndicat ouvrier chrétien – rencontrera cette incompréhension quand elle posera cette question : d'accord, les femmes sont censées être au foyer, mais quid des veuves, des femmes seules avec famille à tel ou tel titre ? La revendication portée très timidement au début du ^{xx}e siècle de leur

« Au ^{xix}e siècle, la femme qui travaille empiète sur l'espace public (masculin), ce qui porte atteinte à l'ordre social et à la moralité. »

.../...

.../...

donner, à elles, le même salaire que les hommes, bizarrement n'a jamais abouti. Personne semble-t-il n'a revendiqué que les ouvriers mâles célibataires soient payés comme les femmes. N'oubliez pas qu'à l'époque, avant de monter à la tribune pour s'exprimer, la femme qui avait le courage d'être syndiquée devait demander une autorisation écrite de son mari...

Le fait que les femmes ne sont pas censées travailler est donc la base de leur invisibilité – et de leur exploitation. On voit à travers tous ces exemples qu'il n'y a aucune raison proprement économique ou sociale dans cette invisibilisation des femmes, dans cette lutte permanente pour les empêcher d'exister sur quelque scène publique que ce soit : la raison est politique, symbolique.

Troisième acte, à la suite des luttes féministes entreprises – avec quelles difficultés, et quel courage ! – dans les années 1830, et particulièrement efficaces dans la seconde moitié du xx^e siècle, les femmes semblent avoir conquis, peu à peu, les droits inscrits dans le projet Liberté, égalité, fraternité, qui, lui, est toujours d'actualité. La plupart de nos contemporains imaginent un mouvement en continuité depuis le début du xx^e siècle, vers une « émancipation » des femmes, quittant le « foyer » pour accomplir une « massive entrée dans le monde du travail » à partir des années 60... et Christine Delphy de s'étonner à juste titre que dans les représentations sociales, les femmes semblent toujours surgir d'ailleurs comme des hordes venues soudain investir le salariat (les femmes représentées comme « de l'extérieur », autre moyen efficace de les invisibiliser, de les compter pour rien dans le débat démocratique)... En réalité, plus d'un tiers des ouvriers du textile en 1900 étaient des femmes, et le moment le plus creux du xx^e siècle en ce qui concerne l'emploi féminin a été au tout début des années soixante.

Le problème, c'est que l'invisibilité des femmes dans l'histoire du travail reste invisible (même chose en politique, et avec quelle insistance, voir l'excellent travail de Marie Joseph Bertini, *Femmes le pouvoir impossible*).

A la fin du xx^e siècle, des sociologues femmes, (Margaret Maruani, Danièle Linhart par exemple) ont attiré l'attention sur le biais produit par les présupposés : par exemple, pour tout le monde, sociologues inclus, l'ouvrier type était un homme, travaillant dans la grande industrie. En réalité, l'ouvrière du textile aurait été un modèle type plus pertinent. Sauf qu'on ne l'a pas vu, on ne l'a pas vue...

Une histoire « neutre » du travail est nécessairement masculiniste, « elle ne peut être qu'aveugle, ampu-

tée, non pertinente », écrit Delphine Gardey, qui a étudié dans la période de naissance le salariat employé – dans les banques, à la poste, etc. – en cherchant à repérer « comment s'élaborent et se sédimentent certaines formes de division sociale et sexuelle du travail ». Son livre, *La Dactylographe et l'expéditionnaire*, est passionnant. A La Poste, par exemple, les femmes apparaissent parce que les hommes se révoltent contre les bas salaires. On les vire, on met des femmes, payées moins, au mois, sans primes (puisque on vous dit qu'elles ne sont pas censées travailler !). Le mot « féminisation » date de cette fin du xix^e siècle. Delphine Gardey montre très précisément cet entêtement à toujours différencier (les femmes ne passent pas par le même escalier d'entrée que les hommes, etc.) et dévaloriser ce que font les femmes à qui sont réservées sans humour les tâches de reproduction, les tâches répétitives conçues délibérément comme telles : « C'est parce que ces métiers sont définis comme féminins qu'ils perdent leur valeur indépendamment des tâches effectuées » écrit-elle. Un exemple : lorsque la

« Une histoire neutre du travail est nécessairement masculiniste, elle ne peut être qu'aveugle, amputée, non pertinente. »

première machine à écrire Remington apparaît aux Etats-Unis en 1883, sténographe paraît un métier noble, masculin et moderne, qui demande « intelligence et discrétion », qui suppose des capacités de collaborer avec le patron. On organise des concours de vitesse sur machine à écrire, sur le modèle des courses automobiles ! Les participants, placés sur une estrade, rivalisent de virtuosité sur leur clavier, face à la foule admirative. Mais très vite le modèle de la machine à coudre (les deux machines sortent des mêmes ateliers) l'emporte, aux Etats-Unis puis

en France : la technique dactylographique, soudain, n'époustoufle plus les foules, la vitesse n'évoque plus les audacieux vertiges de la course automobile, mais le charme un peu inutile d'un piano... Le secteur entre-temps s'est entièrement féminisé, il s'agit de compresser les coûts en organisant les dactylos en pools et en les faisant taper au kilomètre, aux alentours des années 20, on ne parle plus de la maîtrise technique : il faut taper de plus en plus vite, mais que ce soit normal. Bel exemple d'invisibilisation. Qu'on retrouverait partout.

Comment un tel escamotage est-il construit ? se demande Delphine Gardey « comme dans le cas des linotypistes, il est possible de dire pour les dactylos que la qualification est conceptualisée comme quelque chose que les hommes ont et dont les femmes manquent » (puisque on vous dit qu'elles n'ont rien à faire là !). Tous les discours, du fabricant aux chefs de service, aux journaux, visent à invisibiliser la qualification en la niant... Il faut lire cette histoire, et y réfléchir. Elle est toujours à l'œuvre aujourd'hui.

Ce qui est frappant, c'est que les clichés aveuglants qui se perpétuent ne sont pas liés au deuxième épisode de notre histoire, le moment révolutionnaire – porteur d'un dynamisme vers égalité et justice –, mais au vieux fonds patriarcal dont notre époque se croit un tout petit peu vite débarrassée. Le voilà bien vivant, et pas du tout archaïque, comme l'explique magnifiquement Michel Tort, il est d'ailleurs embusqué, en chacun de nous, hommes et femmes, dressés au fond de nous à justifier « le père archaïque », à lui redonner sa place « éternelle », garante d'ordre et de protection, et si dure à contester... Les figures fabriquées pour mieux invisibiliser les femmes aujourd'hui se lisent dans le conflit entre la Mère

et la Travailleuse, censées se débrouiller entre elles pour régler les problèmes aussi politiques et importants que la fabrication de nouvelles générations de citoyens... Historiciser tout ce qui semble un invariant, une donnée « naturelle » est la première chose à faire pour poser les problèmes de façon politique, comme le rappelle Michel Tort. Les aberrations des discours du XIX^e siècle sur les femmes peuvent faire sourire, il serait intéressant de tenter de comprendre comment notre époque organise aussi des pièges en en portant aux nues ou en rendant invisibles et archaïques des manières de se représenter chacun sous forme de la Mère, la Ménagère, la Travailleuse, – le Père, le Ménager et le Travailleur. ■

- 1. Michel Tort, *Fin du dogme paternel*, Flammarion Aubier col Champs, 2005.
- 2. *Histoire des femmes* en 5 tomes, sous la direction de Michelle Perrot et Georges Duby, Plon. Tome 3 sur le XIX^e siècle, dirigé par Geneviève Fraisse et Michelle Perrot. Les autres traitent de l'Antiquité, du Moyen-Age, des XVII^e et XVIII^e siècles, du XX^e siècle.
- 3. Geneviève Fraisse, *Muse de la raison, la démocratie et l'exclusion des femmes*, Folio histoire. Paru en 1989.
- 4. Arlette Farge, *Vivre et travailler dans la rue au XVIII^e siècle*, Archives.
- 5. Jeannette Laot, *Stratégies pour les femmes*, Stock, 1976.
- 6. Christine Delphy, *L'ennemi principal, Economie politique du patriarcat*, Syllepses, 2008. Publié en 1970.
- 7. Margaret Maruani dirige la revue *Travail, genre et société*, Danièle Linhart est l'auteur de nombreux ouvrages sur le travail.
- 8. Delphine Gardy, *La dactylographe et l'expéditionnaire. Histoire es employés de bureau, 1890-1930*. Belin, 2003.
- 9. Marie-Joseph Bertini, *Femmes, le pouvoir impossible* (Pauvert, Fayard 2002). Voir par exemple compte-rendu : <http://sisyph.org/spip.php?article1919>

Brevets ou « trouvailles » ?

■ **Natalia Calderón Beltrán**, étudiante en histoire et en sciences politiques

En tant que nounou par intermittence et historienne en herbe, j'ai découvert que je faisais un travail invisible.

Pour moi, laver le nez d'un enfant est très simple : je fais tomber une petite goutte sur la joue, puis sur le front, puis une autre sur la bouche, deux ou trois dans la narine, puis une autre sur le front et ainsi de suite pour réussir à laver le nez d'un tout petit.

Une amie médecin m'a incitée à raconter ce geste quotidien parce que cela ne brutalisait pas l'enfant. Tenir un enfant bloqué entre les jambes pour réussir à injecter du sérum physiologique dans ses narines ne me semblait pas humain. C'est pourquoi j'ai cherché à le faire sans violence, en attirant son attention sur d'autres parties de son visage, pour que cela passe aussi inaperçu pour lui que pour moi.

Après avoir gardé plusieurs enfants, je vois que l'implication n'apparaît pas par génération spontanée. Elle naît d'une relation de confiance avec les parents, où la nounou est une vraie partenaire de l'éducation et pas une simple exécutante des consignes des parents. Par exemple, pour les filles que j'ai le plus longtemps gardées, les mercredis, je

choisissais toutes sortes de musées ou d'autres activités qui me plaisaient et dans lesquelles je pouvais leur faire partager mes goûts. Plusieurs années après, nous gardons contact et c'est un vrai plaisir de nous retrouver.

Bien sûr, il est toujours possible de réduire une nounou à une « prestataire de service » qui est responsable de l'enfant pendant quelques heures par jour et évite qu'il ait des accidents. Mais les enfants voient très vite quand une nounou est considérée comme une employée qui comble les créneaux où les parents ne peuvent pas être présents. Dans ces cas-là, même avec de la bonne volonté, il n'y a pas besoin de faire appel à la créativité, et il s'agit juste d'être « responsable » et « professionnelle ».

L'investissement dans l'éducation et le bien-être de l'enfant ne peut venir que de la voix et la place qu'a la nounou au sein de la famille, et tout d'abord de sa relation avec les parents.

Malheureusement, pour les laboratoires, ce genre de trouvaille ne risque pas d'être breveté, car on ne peut pas tirer d'autre profit que le bien-être de l'enfant. ■